

# Notes du mont Royal

[www.notesdumontroyal.com](http://www.notesdumontroyal.com)

Cette œuvre est hébergée sur «*Notes du mont Royal*» dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DES IMAGES

Google Livres









**LES CONTES POPULAIRES**

**DE L'ÉGYPTE ANCIENNE**























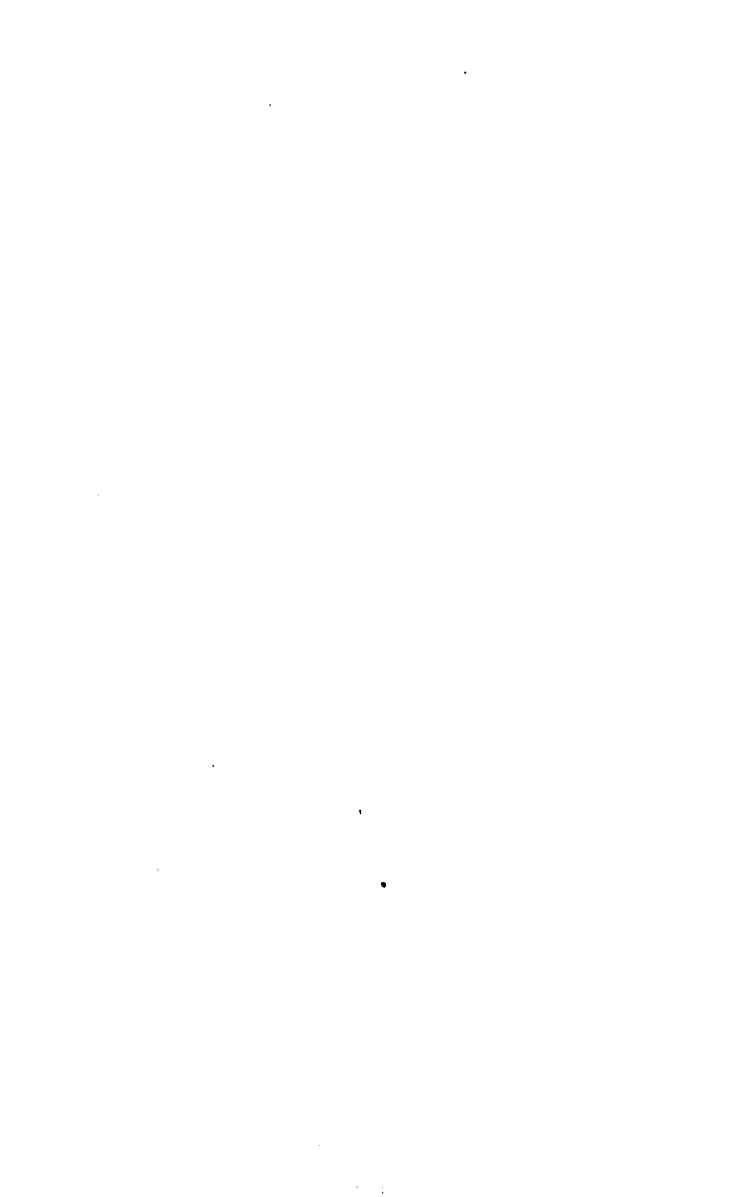












































---

*faits, que, dès l'enfance, ils inspirèrent aux deux sultanes une tendresse incroyable. Les années s'écoulent; ce qui paraissait n'être qu'affection maternelle se change en passion violente : au lieu de combattre leur ardeur criminelle, Badoûr et Haïdt-en-néfoûs se concertent et déclarent leur amour par lettres en beau style. Repoussées avec mépris, elles craignent une dénonciation. A l'exemple de la femme d'Anoupou, elles prétendent qu'on a voulu leur faire violence, pleurent, crient, et se couchent ensemble dans un même lit, comme si la résistance avait épuisé leurs forces. Le lendemain matin, Kamaralzaman, revenu de la chasse, les trouve abîmées dans la douleur et leur demande la cause de leur chagrin. On devine la réponse : « Seigneur, le chagrin qui nous accable est de telle nature que nous ne pouvons plus supporter la lumière du jour, après l'outrage dont les deux princes vos enfants se sont rendus coupables à notre égard. Ils ont eu, pendant votre absence, l'audace d'attaquer notre honneur. » Colère du père, sentence de mort portée contre les fils; le vieil émir chargé de l'exécuter ne l'exécute point, sans quoi il n'y aurait plus de conte. Kamaralzaman ne tarde pas à reconnaître l'innocence d'Amgidd et d'Assdd : cependant, au lieu de tuer ses deux femmes comme Anoupou avait fait de la sienne, il se contente de les emprisonner pour le restant de leurs jours. C'est la donnée du Conte des Deux Frères, mais adaptée aux habitudes du harem et aux*

























































« aujourd'hui ouverts et libres. Mais ils étaient autrefois fermés par une pierre ad hoc, dont la face, tournée vers la muraille, était sculptée comme le reste de la muraille (1). » Les inscriptions montrent qu'on prenait toutes les précautions possibles pour que la crypte fût inconnue non seulement aux visiteurs, mais à la plus grande partie des employés du temple. « Point ne la connaissent les profanes ; la porte, si on la cherche, personne ne la trouve, excepté les prêtres de la déesse (2). » Les prêtres de Dendérah étaient exactement dans la même condition que l'architecte de Rhampsinite et ses fils. Ils savaient comment pénétrer dans un endroit rempli de métaux et d'objets précieux, et ils étaient seuls à le savoir. Il leur suffisait de lever une pierre que rien ne signalait aux yeux des profanes, pour se trouver en présence d'un couloir réservé dans la paroi : ils s'y engageaient en rampant et arrivaient en quelques instants au milieu du trésor. La pierre remise en place, il devenait impossible à l'œil le mieux exercé de deviner l'existence du passage (3).

Plus loin, celui des fils de l'architecte qui a échappé au roi, après avoir enivré les gardes chargés de veiller sur le cadavre de son frère, leur rasa à tous la

(1) Mariette, Dendérah, texte, p. 227-228.

(2) Mariette, Dendérah, planches, t. III, pl. 30, c.

(3) Voir dans Mariette, Dendérah, t. V. Supplément, la planche où sont dessinés la coupe et le mode de fermeture des cryptes.









les femmes de leur temps auraient été vertueuses qu'ils leur auraient inventé des vices pour avoir le plaisir d'en tirer des effets de rhétorique. Mais les conteurs ne faisaient pas métier de prêcher la pudeur. Ils n'avaient contre les femmes aucun parti pris de satire, et les peignaient telles qu'elles étaient pour les contemporains, telles peut-être qu'eux-mêmes les avaient connues à l'usage. Je doute qu'ils eussent jamais rencontré, au cours de leurs bonnes fortunes, une fille de Pharaon ; mais Toubouï se promenait chaque jour dans les rues de Memphis, et les filles de prêtres ne réservaient pas toutes leurs faveurs pour les princes du sang. La femme de Bitiou n'était pas seule à aimer la parure, et plus d'un beau-frère sans scrupule savait où trouver la femme d'Anoupou. Les mœurs étaient faciles en Égypte. Mûre d'une maturité précoce, l'Égyptienne vivait dans un monde où toutes les lois et toutes les coutumes semblaient conspirer à développer ses ardeurs natives. Enfant, elle jouait nue avec ses frères nus ; femme, la mode lui mettait la gorge au vent et l'habillait d'étoffes transparentes qui la laissaient nue sous le regard des hommes. A la ville, les servantes qui l'entouraient d'ordinaire et qui se pressaient autour de son mari ou de ses hôtes ne portaient pour vêtement qu'une étroite ceinture ser-

hotpou (Mariette, Papyrus de Boulaq, t. I, pl. 16, l. 13-17 ; Cfr. Chabas, L'Égyptologie, t. I, p. 65 sqq).











point des douleurs de l'enfantement. Râ détruisit les premiers hommes dans un accès de fureur (1). Horus conquiert le trône d'Égypte les armes à la main (2). Plus tard, les dieux s'étaient retirés de la terre; autant jadis ils avaient aimé à se montrer ici-bas, autant maintenant ils mettaient de soin à se dissimuler dans le mystère de leur éternité. Qui, parmi les vivants, pouvait se vanter d'avoir entrevu leur face?

Et pourtant les incidents heureux ou funestes de leur vie corporelle décidaient encore à distance le bonheur ou le malheur de chaque génération et, dans chaque génération, de chaque individu. Le 17 Athyr d'une année si bien perdue dans les lointains du passé qu'on ne savait plus au juste combien de siècles s'étaient écoulés depuis, Sît avait attiré près de lui son frère Osiris et l'avait tué en trahison au milieu d'un banquet (3). Chaque année, à pareil jour, la tragédie qui s'était accomplie autrefois dans le palais terrestre du dieu semblait se jouer de nouveau dans les profondeurs du ciel égyptien. Comme au même instant

(1) Voir Naville, La destruction des hommes par les dieux, dans les Transactions of the Society of Biblical Archæology, t. IV, p. 1-19.

(2) E. Naville, Le Mythe d'Horus, in-folio. Genève, 1870; Brugsch, Die Sage der geflügelten Sonne, in-4, 1871, Göttingen.

(3) De Iside et Osiride, c. 13 (édit. Parthey, p. 21-23). La confirmation du texte de Plutarque se trouve dans plusieurs passages de textes magiques ou religieux (Papyrus magique Harris, édit. Chabas, pl. IX, l. 2 sqq., etc.).





























































débouchait dans l'Océan Indien (1). Les contemporains d'Hérodote dérivaienent le Nil du fleuve Océan (2). Arabes et Grecs n'avaient pas inventé eux-mêmes cette tradition : ils répétaient simplement une tradition égyptienne dont s'est servi l'auteur de notre conte.

L'île où notre héros aborde a-t-elle du moins quelque droit à figurer dans une géographie sérieuse du monde égyptien ? On nous la dépeint comme une terre fantastique, dont il n'était pas donné à tous de trouver le chemin. Quiconque en sortait n'y pouvait plus rentrer : elle se résolvait en vagues et disparaissait au sein des flots. C'est un prototype lointain de ces îles enchantées, l'île de Saint-Brandan par exemple, que les marins du Moyen Age apercevaient parfois dans les lointains de l'horizon, et qui s'évanouissaient quand on voulait en approcher. Le nom que porte la contrée mystérieuse décrite par l'auteur égyptien est des plus significatifs à cet égard : c'est Ile de double qu'elle s'appelle. J'ai déjà dit tant de fois ce qu'était le double (3), que j'hésite à en parler une fois de plus. En deux mots, le double est une âme qu'il faut habiller, loger, nourrir dans l'autre monde : une île de double est donc une île où habite l'âme

(1) Quatremère, Mémoires géographiques et historiques sur l'Égypte et sur quelques contrées voisines, t. II, p. 181-182, d'après Maçoudi.

(2) Hérodote, II, XXI.

(3) Études égyptiennes, t. I, p. 191-194.













































du Cycle des dieux (1), ne demeures-tu pas seul, après avoir quitté ton pays devant la femme d'Anoupou, ton grand frère ? Voici, sa femme est tuée, et tu lui as rendu tout ce qui avait été fait de mal contre toi. » Leur cœur souffrit pour lui beaucoup, beaucoup, et Phrà-Harmakhouti dit à Khnoum : « Oh ! fabrique une femme à Bitiou, afin que tu ne restes pas seul (2). » Khnoum lui fit une compagne [pour] demeurer [avec lui], qui était parfaite en ses membres plus que femme en la Terre-Entière, car tous les dieux étaient en elle. Les Sept Hathors (3) vinrent la voir et dirent [d']une seule bouche : « Qu'elle meure de mort violente ! » Bitiou la désirait beaucoup, beaucoup :

(1) L'épithète de « Taureau » est au moins bizarre, appliquée à un eunuque. On ne doit pas oublier cependant que Bitiou est Osiris, et que sa mésaventure, tout en lui enlevant sur la terre la puissance virile, ne l'empêche pas, comme dieu, de garder ses facultés prolifiques. Dans une des formes de la légende, Osiris, mutilé, réussit à féconder Isis et devient le père d'Horus.

(2) Cette phrase renferme un brusque changement de personne. Dans la première partie, Phrà s'adresse à Khnoum et lui dit : « Fabrique une femme à Bitiou » ; dans la seconde, il se tourne brusquement vers Bitiou et lui dit : « Afin que tu ne sois plus seul. »

(3) Les Sept Hathors, que nous retrouvons au *Conte du Prince Prédestiné*, jouent, dans la légende égyptienne, le même rôle qu'ont les fées marraines dans nos contes de fées. On a vu, dans la *Préface* de cet ouvrage, quelle forme leur prêtait la superstition populaire.







































































































« tais établie sur la rivière de Coptos, je ne bu-  
« vais ni ne mangeais, je ne faisais chose du  
« monde, j'étais comme une personne arrivée à la  
« *Bonne-Demeure* (1). Je dis à Noferképhtah :  
« Par la vie, donne que je voie ce livre, pour  
« lequel nous avons pris toutes ces peines. » Il  
« me mit le livre en main. Je lus une formule de  
« l'écrit qui y était : j'enchantai le ciel, la terre,  
« l'enfer, les montagnès, les eaux ; je connus les  
« oiseaux du ciel, les poissons de l'eau, les ani-  
« maux, tous tant qu'ils sont. Je récitai l'autre  
« formule de l'écrit : je vis le soleil qui apparaissait  
« au ciel avec son cycle de dieux, je vis la lune le-  
« vante et toutes les étoiles du ciel en leur forme.  
« Je vis les poissons de l'eau, car il y avait une  
« force divine de l'eau qui les faisait monter à la  
« surface. Après que j'eus parcouru l'écrit et que  
« j'eus parlé à Noferképhtah, mon frère aîné, qui  
« était un scribe accompli et un homme fort sa-  
« vant, il se fit apporter un morceau de papyrus  
« vierge ; il y écrivit toutes les paroles qu'il y  
« avait dans le livre, fit remplir le papyrus de  
« parfums et dissoudre le tout dans de l'eau.  
« Quand il reconnut que tout fut dissous, il but  
« et sut tout ce qu'il y avait dans l'écrit.

(1) C'est un des euphémismes les plus usités en Égypte pour désigner le tombeau.













































COMMENT THOUTI

PRIT LA VILLE DE JOPPÉ.











« contre Ta Majesté, v. s. f., et il a massacré les fantassins de Sa Majesté, v. s. f., aussi ses gens de char, et personne ne peut tenir contre lui ». Quand le roi Menkhôpriî, v. s. f., entendit toutes les paroles que le messenger lui avait dites, il entra en fureur comme une panthère du Midi. « Par ma vie, par la faveur de Râ, par l'amour qu'a pour moi mon père Ammon, je détruirai la ville du vil prince de Jôpou, je lui ferai sentir le poids de mon bras (1). » Il fit appeler ses nobles, ses chefs de guerres, aussi ses scribes magiciens, et il leur répéta le message que lui avait envoyé le gouverneur des pays du Nord. Voici ils se turent d'une seule bouche, et ils ne surent que répondre ni en bien ni en mal. Et alors Thoutii dit à Sa Majesté, v. s. f. : « O toi à qui la Terre-Entière rend hommage, commande qu'on me donne la grande canne du roi Menkhôpriî, v. s. f., dont le nom est . . . . *tiout-nofri* (2) ; commande aussi qu'on me donne

*versé : Pa Khiri n Khita, le renversé de Khita ; Pa Khiri n Tounpou, le renversé de Tounpou ; Pa Khiri n Jopou, le renversé de Joppé, ou le vaincu de Joppé.*

(1) C'est la formule ordinaire par laquelle on marque l'impression produite sur le roi par un événement désastreux. Cf. stèle de Piônkhî, l. 27-27, etc.

(2) Les premiers mots qui formaient le nom de la canne sont détruits. Ce n'était pas seulement la canne du roi, mais la canne des simples particuliers qui avait son nom spécial : le fait est prouvé par les inscriptions que portent les cannes trouvées dans







































































































## **LE NAUFRAGE**

















« île qui est dans la mer et dont les rives sont au  
« milieu des flots ? »

**J**E lui répondis, les mains pendantes devant  
« lui (1), je lui dis : « Je me suis embarqué  
« pour les mines, par ordre de Pharaon, sur un  
« navire de cent cinquante coudées de long sur  
« quarante de large. Il y avait là cent cinquante  
« matelots des meilleurs du pays d'Égypte, qui  
« avaient vu ciel et terre, et dont le cœur était  
« plus résolu que celui des dieux. Ils avaient an-  
« noncé que le vent ne deviendrait pas mauvais  
« ou même qu'il n'y en aurait pas du tout, car  
« chacun d'eux surpassait ses compagnons par la  
« prudence de son cœur et la force de son bras,  
« et moi, je ne leur cétais en rien ; mais un  
« coup de vent survint tandis que nous étions au  
« large, et, comme nous nous rapprochions de  
« terre, la brise fraîchit et fit monter les vagues  
« à la hauteur de huit coudées. Moi je saisis une  
« pièce de bois ; mais ceux qui étaient sur le na-  
« vire périrent, sans qu'il en restât un seul avec  
« moi durant trois jours. Et maintenant me  
« voici près de toi, car je fus jeté dans cette île  
« par une vague de la mer. »

(1) C'est la posture dans laquelle les monuments nous repré-  
sentent les suppliants ou les inférieurs devant le maître.















































































apporté avec lui et reçut en échange (1) des légumes, des fruits, et les substances médicinales diverses qui proviennent de l'Oasis du Sel.

QUAND le paysan fut parti pour retourner à Khninsouton, et qu'il fut arrivé au canton de sa demeure, vers le vallon qui vient de la ville de Tonou, il rencontra là un individu qui se tenait sur le bord de l'eau. C'était un chasseur (2), nommé Asari, vassal du grand intendant Mirouitensi. Le chasseur se dit dans son cœur, dès qu'il vit l'âne de ce paysan : « C'est grand merveille ; » il dit : « L'heure m'est favorable à prendre les marchandises de ce paysan. » Or la maison de ce chasseur était sur un terrain joignant la route, qui était resserrée, pas large, et on y lavait des étoffes, car un des côtés avait de l'eau, et l'autre avait des arbres fruitiers. Ce chasseur dit à son serviteur : « Allons, apporte-moi un coffre à linge de la maison » ; et le serviteur l'apporta sur le champ. Il transporta le coffre près du terrain qui joignait le chemin ; il fixa un

(1) La partie conservée du texte commence en cet endroit.

(2) Il n'est pas bien certain que le mot égyptien désigne un chasseur : j'ai conservé cette dénomination faute de mieux. *Asari* signifie à proprement parler le *tamarisque* ; ce nom n'est pas rare sur les monuments du Moyen-Empire.









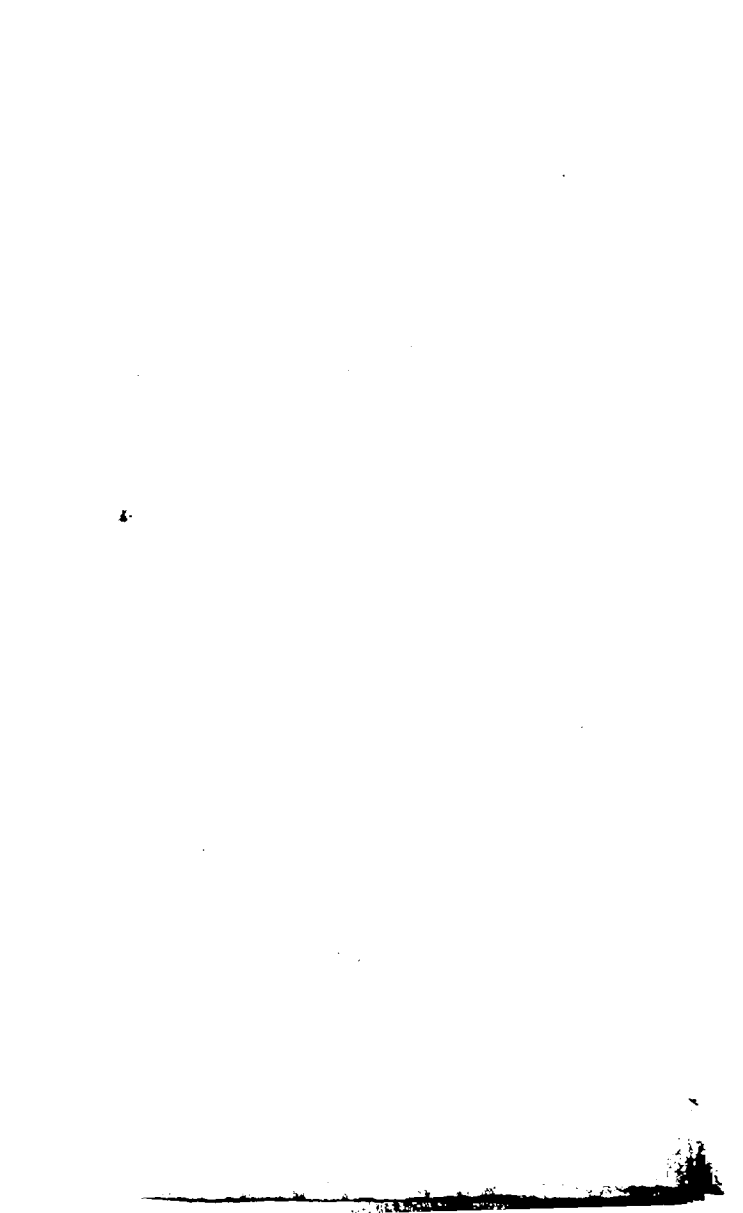
OR ce paysan parlait ainsi du temps du roi de la Haute et de la Basse-Égypte, Nibkanrf, à la voix juste. Quand le grand intendant Miroutensi, le premier auprès de Sa Majesté, fut arrivé heureusement, il dit : « Mon seigneur, j'ai  
« rencontré un paysan qui insistait à dire qu'il  
« est vrai qu'on a volé sa propriété : voici qu'il  
« vient à moi pour être jugé sur cela. » Le roi dit : « Si tu veux que je montre mon intégrité,  
« ne réponds rien à ce qu'il dira. Veux-tu, quoi  
« qu'il dise ou qu'il se taise, nous le rapporter  
« par écrit : nous écouterons ce qui nous sera  
« transmis de la sorte. Que sa femme et ses en-  
« fants soient au roi ; car c'est un de ces paysans  
« sans domicile qui nous est venu. Que l'on  
« veille encore en silence sur ce paysan, sur sa  
« personne. Tu lui feras donner du pain, mais  
« fais qu'il ne sache pas que c'est toi qui le lui  
« donne. » On lui fit donner un pain et deux pots de bière chaque jour : le grand intendant Miroutensi les lui fit donner par son majordome, et ce fut celui-ci qui les lui donna. Voici que le grand intendant Miroutensi envoya vers le prince de l'Oasis du Sel, afin que l'on fit des pains pour la femme de ce paysan et qu'on lui en donnât trois par jour.

*A partir de cet endroit, le récit n'est plus guère*





















































































Le songe dissipé, le roi s'éveilla et ordonna en hâte qu'on envoyât à Sebennytos, dans l'intérieur des terres, mander le grand-prêtre et le prophète d'Onouris. Quand ils furent arrivés au palais, le roi leur demanda : « Quels sont les travaux qui restent à faire dans le sanctuaire appelé Phersô (1) ? » Ils lui dirent : « Tout est terminé, sauf la gravure des textes hiéroglyphiques sur les murs de pierre. » Le roi ordonna en hâte qu'on écrivit aux principaux temples de l'Égypte pour mander les sculpteurs sacrés. Quand ils furent arrivés selon l'ordre qu'ils avaient reçu, le roi leur demanda : « Qui est parmi vous le plus habile, celui qui pourra terminer promptement les travaux qui restent à exécuter dans le sanctuaire appelé Phersô ? » Cela dit, un homme de la ville d'Aphroditê, du nome Aphroditopolite, se leva et dit qu'il pourrait terminer tous les travaux en cent jours. Le roi interrogea de même tous les autres, et ils affirmèrent que Pétisis disait vrai, et qu'il n'y avait pas dans le pays entier un homme qui l'approchât en ingéniosité. C'est pourquoi le roi lui adjugea les travaux en question et ensemble de grandes sommes, et lui recommanda d'être à l'ouvrage sous peu de

(1) L'équivalent hiéroglyphique de ce nom n'a pas encore été retrouvé dans les textes.













VOLUMES PUBLIÉS DANS LA COLLECTION  
DES LITTÉRATURES POPULAIRES

Charmants volumes imprimés avec grand soin sur papier des Vosges à la cuve, fabriqué spécialement pour cette collection ; caractères elzévirien, lettres ornées, fleurons, titres rouge et noir, cartonnés et non rognés, etc.

- Vol. I. — P. SÉBILLOT. *Littérature orale de la Haute-Bretagne*. 1 vol. de XII et 404 pp., av. musique. 7 f. 50  
Vol. II-III. — F. M. LUZEL. *Légendes chrétiennes de la Basse-Bretagne*. 2 vol. de XI, 363 et 379 pages. 15 fr.  
Vol. IV. — G. MASPERO. *Les Contes populaires de l'Égypte ancienne*. 1 vol. de LXXX et 225 pages. . . . 7 fr. 50  
Vol. V. — J. BLADÉ. *Poésies populaires de la Gascogne*.  
Tome I : *Poésies religieuses et nuptiales*. XXX et 365 pages, avec musique. . . . . 7 f. 50

---

Pour paraître prochainement :

- VI-VII. — J. BLADÉ. *Poésies populaires de la Gascogne*. Tomes II et III.  
VIII. — E. LANCEREAU. *L'Hitopadésa*, traduit du sanscrit. 1 vol.  
IX-X. — P. SÉBILLOT. *Traditions et Superstitions populaires de la Haute-Bretagne*. 2 vol.

En préparation :

- F. M. LUZEL. *Contes mythologiques des Bas-Bretons*. 3 vol.  
P. SÉBILLOT. *Gargantua dans les traditions populaires*. 1 vol.  
J. BLADÉ. *Contes gascons*.  
CONSIGLIERI-PEDROSO. *Contes populaires portugais*. 2 vol.  
J. VINSON. *Littérature orale du pays basque*. 1 vol.  
E. LEGRAND. *Chansons populaires de la Grèce*. 1 vol.

